



Ce que le soleil m'a
(ap) pris



SIHAM AOUSSAT

"An uproariously fast
chase through upscale
quick-thinking
the ride

Siham Aoussat

Ce que le soleil m'a (ap)pris

© Siham Aoussat, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0295-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Ce roman mérite d'être reçu comme une ode à la vie, aux réflexions humaines, aux liens qui se tissent et se délient. J'ai écrit ce roman avec toute l'innocence, la fougue et la maladresse de la jeunesse. C'est un morceau de mon âme à découvert, une mise à nu.

Avant de le dédier à qui que ce soit, c'est à moi-même que je souhaiterais faire une dédicace. À celle que j'étais à l'aube de mes dix-huit ans, au cours du printemps-été 2025, qui a trouvé dans l'écriture une porte ouverte, un souffle, une seconde famille. À celle qui n'a pas perdu espoir, qui ne s'est jamais laissée abattre, et qui réalise aujourd'hui son rêve de petite fille.

Pour ceux que j'ai aimés,

Pour ma famille,

“Dans cette abondance et cette profusion, la vie prend la courbe des grandes passions, soudaines, exigeantes, généreuses. Elle n'est pas à construire, mais à brûler.”

Albert Camus

Prologue

Nice, juillet 2003

On est habillés en noir. C'est tout ce dont je me souviens, tout ce dont j'ai *décidé* de me rappeler. Le soleil reviendra. *Dans nos cœurs je veux dire, il est déjà dans le ciel.*

Chapitre 1

Nice, avril 2003

J'inspire profondément, tâchant de faire contribuer chaque parcelle de mon corps à cet exercice pourtant si simple, condition même de notre existence sur Terre. L'air est imprégné d'une liberté indicible, propre au mois d'avril. Les premiers rayons du soleil, ode à la vie, semblent approuver la joie qui émane de ces maisons niçoises, interdites à la monotonie. Ce sont ces maisons colorées qui dessinent notre Nice printanière. J'aime le soleil, mais j'aime encore plus la musique, les chants, la guitare de mon père, car eux ne nous quitteront jamais, ne disparaîtront pas le temps d'une averse. La famille, elle aussi, ne prend jamais définitivement la porte, en conserve les clés bien précieusement et revient au moment opportun pour réparer les cœurs quand tout semble perdu. *Famille mécanicienne*. Elle est à la fois *question*, théâtre d'interrogations, et *réponse* d'une évidence qui rend parfois aveugle. Les couleurs qui nous ont façonnés, sont et seront toujours là ; j'ai le sentiment qu'elles me parlent lorsque je regarde la mer et qu'elle m'évoque inconsciemment quelque chose, quelque chose de fort, un souvenir non vécu, le simple rappel d'un pays qui m'a enfantée sans même me voir naître.

J'ai grandi dans un grand Soleil. J'ai été baignée dans la douceur, ai mangé de l'amour à pleines bouchées, ai grandi au cœur des rires et des câlins de ma mère. L'amour ne se dit pas, il s'exprime. Quand on croit en la vie, en sa beauté et en son absurdité aussi fatale que nécessaire, rien ne peut nous atteindre définitivement. Tout finit par nous ramener à sa juste équation : *amour, musique, soleil*.

Ces derniers temps, ma mère n'est que le reflet de son refus de voir son fils grandir. Elle aimerait le couvrir encore longtemps, le protéger du reste, de ce dont notre enfance choyée nous a préservés. Mon frère est le plus adorable des

petits garçons et elle-même sait qu'il ne délaisserait sa famille pour rien au monde. Sa vivacité d'esprit et son intelligence précoce nous impressionnent depuis toujours et mon père se persuade même qu'il a un don, quelque chose d'inexplicable qui fait qu'il comprend tout plus vite, qu'il comprend même avant qu'on ne le lui ait expliqué. Ma mère n'y croit pas, elle est fervente défenseuse d'une transmission honorable et attentive, d'une éducation rigoureuse et des expériences de vie comme seules sources de culture, d'intelligence et de compréhension du monde. Pour elle, tout s'acquiert et rien n'est acquis. Elle ne croit pas en l'*inné*, seulement au travail acharné. Elle est fière de son fils non pas parce qu'il surpasse tout le monde à l'école, mais parce qu'il est l'incarnation de la bienveillance, et que c'est en cela qu'elle reconnaît avoir bien exercé son rôle de mère. Il n'a jamais cédé à la posture de vociférateur de menaces ou à la moquerie qui s'emparent parfois de ces esprits juvéniles en quête de sens ou d'identité. Certains partagent leur haine comme on partagerait son goûter, pensant qu'elle serait plus légère une fois distribuée. Mais quand on grandit dans un bain d'amour, la seule chose que l'on peut bien partager, ce sont les petits rayons de soleil qui nous habitent.

Le sourire de mon frère, éclatant et sincère à la fois, le rend encore plus beau qu'il ne l'est déjà. J'ai du mal à croire qu'il vient d'avoir douze ans.

— Mais maman, il ne peut rien m'arriver, c'est juste un match.

Son ton est suppliant, mais non dénué d'amour et de respect.

— Ça peut aller très vite tu le sais bien, surtout que la plupart sont plus âgés que toi. Et ton père le sait aussi, pas vrai Artam ?

— Maritza, il est à peine seize heures, personne ne va aller l'embêter sur un terrain de basket bondé à cette heure.

Je retiens mon rire devant l'air que prend ma mère, indignée que son mari ne prenne pas parti pour elle. Au fond, je la comprends. Combien de jeunes, même parmi nos propres connaissances, se sont déjà fait entraîner dans des trafics hallucinants ? Ont simplement troqué leur personnalité contre une autre dans l'espoir de cocher la case "conformité" et "validité extérieure" dans leur esprit ? Combien y ont perdu des proches ou même leur propre vie ? Ont parfois enterré définitivement leur insouciance, prix d'un « oui » donné trop facilement ? Les familles comme nous, *différentes* de part un simple accent, un teint plus flamboyant, des traits exotiques, sont regardées avec méfiance. Certains ne font

que confirmer les stigmates que l'on pose sur les familles de couleur, les familles étrangères comme on dit. Étrangères pour qui ? Pour quoi ? Je n'ai jamais vraiment compris le sens de ce mot. À quoi suis-je étrangère sinon au sens qu'ils tentent d'imposer à une vie dont je ne comprends que peu de choses ? Ce "Ils", c'est les autres, cet "autre" qui préfère la distinction à l'harmonie. Ils alimentent le rejet, le mépris, l'exclusion, et feignent la surprise dès lors qu'un cœur abîmé et oublié se remplit de haine. Certains finissent par accepter les moyens les plus frauduleux pour gagner l'argent dont on leur a brossé le portrait tissé d'or depuis leur enfance. Au fond, ils n'ont plus rien à perdre.

— Bon c'est d'accord, mais Inna t'accompagne.

Inna c'est moi, sa grande sœur de dix-neuf ans, étudiante, amoureuse des mots, de l'Art, des beaux paysages et du ciel qui se couche chaque soir un peu différemment. J'ai la même chevelure que mon frère, épaisse, toute faite de boucles désordonnées que j'attache la plupart du temps en une demi-queue expéditive. En revanche, mes yeux sont clairs, d'un marron presque translucide quand ceux de mon frère sont noirs, profonds, opaques. Ils n'en brillent pas moins.

Melik me regarde en soupirant. Quel ado de douze ans vient jouer au basket accompagné de sa grande sœur ? Personne. Il sait pourtant que cette décision ne traduit pas un manque de confiance, du moins pas de notre mère envers son fils adoré. Elle n'a simplement plus confiance en la vie. Ma mère ne croit plus en la pureté des âmes et en la bienveillance en dehors de son toit. Elle a sans doute un peu raison. Mais si l'on cesse de croire en l'humanité, on perd tout, n'est-ce pas ? Maritza a sa famille, elle croit au moins en cela ; et en Dieu. C'est ce qui l'empêche de devenir folle, probablement.

— Merci maman, je ne rentre pas tard promis !

— Il y a intérêt mon fils ! Tu ne te rends pas compte de ce que c'est d'être mère dans ce monde, soupire-t-elle.

J'interviens finalement :

— Maman, on ne peut pas vivre dans la peur tu sais.

Elle s'apprête à rétorquer quand, comme pour nous ramener à l'essence même de la vie, mon père fait vibrer les cordes de sa guitare d'un autre temps dont le vernis, lui, ne porte pas la moindre ride. La musique s'élève. Comme toujours.

Au bon moment. Il n’y a jamais de mauvais moment mais il y en a des mieux que d’autres, des plus propices, des plus essentiels. Il démarre toujours sur les mêmes notes, les mêmes accords, qui me rappellent toutes ces fois où sa musique a apaisé nos cœurs, calmé les tensions. Quand ces sonorités résonnent, c’est toute la pièce qui s’emplit de vie, comme si la musique nous mettait face à notre propre ridicule, face à sa puissance et sa beauté. Seul moyen de lui faire honneur : chanter, danser, et s’émouvoir, sans crainte et sans retenue. Émouvoir, *mettre en mouvement* comme diraient nos confrères latinistes. Ne pas rester insensible à elle, la laisser nous prendre, nous emporter, insuffler en nous ce frisson de vie qui rend tout le reste insignifiant.

Mon père a le don de faire sourire ma mère en toutes circonstances. Il est le maître d’un crayon invisible qui dessine imperceptiblement son bonheur aux yeux de tous. Il parvient à la défaire quelques instants de son rôle de “maman” qu’elle prendrait presque trop à cœur. Mais l’amour ne connaît pas le “trop”, tout comme l’instinct protecteur d’une mère. Elle ne se retient pas de danser, d’accompagner ses pas de grands mouvements de bras qui ondulent comme les serpentins lors du carnaval de Nice. Mon père se met à chanter. Sa voix est belle, forte, fascinante. Il entonne cette chanson qu’il aime tant :

O la belle vie

Sans amours

Sans soucis

Sans problèmes

On répète ce refrain chaque fois que mon père achève l’un des couplets qu’il connaît par cœur. Melik, encore un peu en retrait, sourit de me voir danser, tournoyer autour de ma mère comme si je mettais en valeur le show d’une diva. Il a du mal à laisser de côté sa fierté d’enfant qu’on ne laisse pas grandir, mais il refuse de s’adonner totalement à ce moment de joie, ne voulant pas montrer le moindre signe de capitulation. Je m’approche de mon frère, qui capte immédiatement mon regard lourd de sous-entendus : il ne s’en sortira pas comme ça. Je m’empare de ses mains encore résistantes, prolongement d’un corps qui se refuse à une liberté de mouvement insouciant et sans contraintes, et